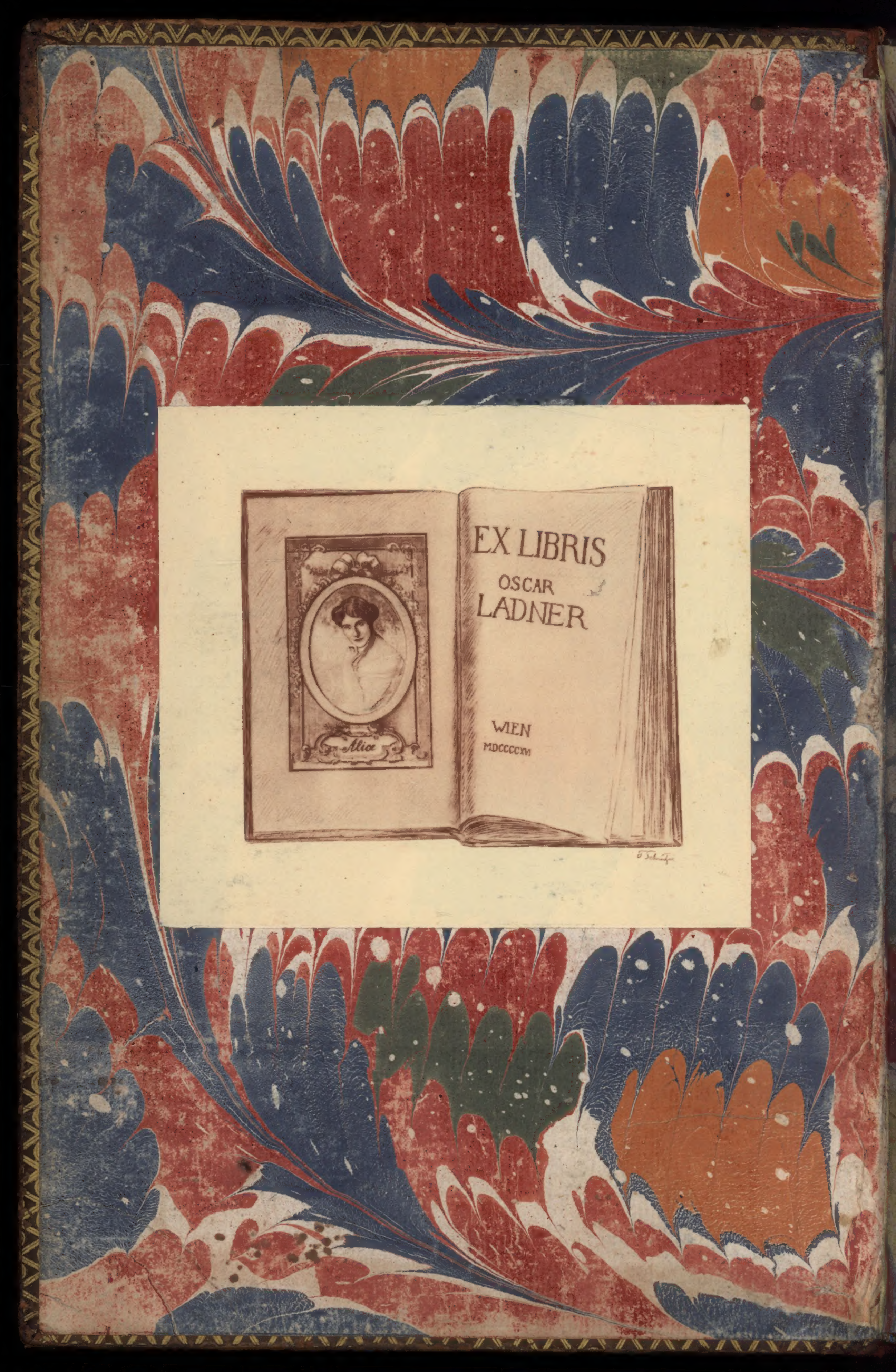




Alice
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI



Restaurierung

2. 2. 1956
Steinbach
S. 600

(Montesquieu)

500-

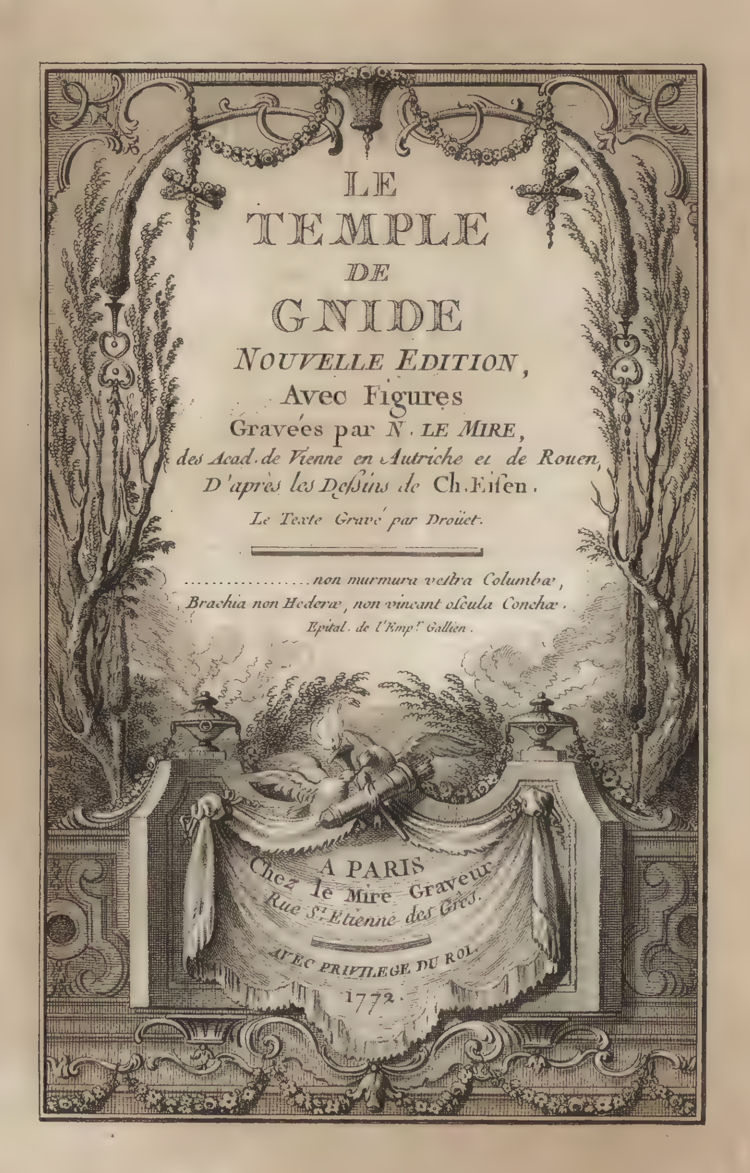


Dessiné par Ch. Eisen, et Gravé par N. le Mire.


LE
TEMPLE
DE
GNIDE
NOUVELLE EDITION,
Avec Figures
A PARIS

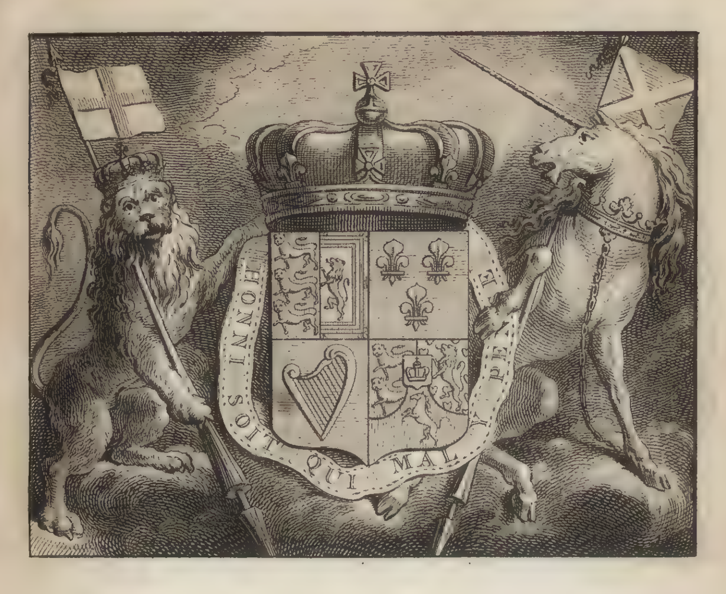


Dessiné par Ch. Eisen et Gravé par N. le Mire.


LE
TEMPLE
DE
GNIDE
NOUVELLE EDITION,
Avec Figures
Gravées par N. LE MIRE,
des Acad. de Vienne en Autriche et de Rouen,
D'après les Dessins de Ch. Eisen.
Le Texte Gravé par Droüet.
..................non murmura vestra Columbæ,
Brachia non Hederæ, non vincant oscula Conchæ.
Epital. de l'Empr. Gallien.
A PARIS
Chez le Mire Graveur
Rue St. Etienne des Grès.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.
1772.

EXPLICATION
du Frontiſpice.

SUR un Fust de Colonne est posé le Médaillon de M. de Monteſquieu, *le Génie de la Litterature le couronne d'une main, et de l'autre invite la Nature à toucher la Lyre. L'Amour vient offrir à l'Auteur son Carquois, son Arc et son Flambeau; on voit la Justice qui fait allusion à l'Esprit des Loix, dont un Volume se trouve à côté des Lettres Persannes et du Temple de Gnide; le Faisceau d'Armes qui est au dessous indique les Considérations sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains.*



A Sa Majesté Britannique.

Sire,

C'est aux grands Rois qu'il appartient d'animer les grands hommes;

et de protéger leurs Talens ; et c'est par cette protection, dont Votre Majesté honore les Ecrits qui en sont dignes, qu'elle reçoit l'hommage de toutes les Nations. Celui dont j'ai tâché d'exprimer ici quelques idées, mérite, et par lui-même, et par son illustre Auteur, de paroître sous les yeux de Votre Majesté, et ce n'est que sous ses auspices que j'ose la Supplier d'honorer cet essay d'un de ses regards, et d'agréer l'hommage de mon Cœur et de mon Burin.

Je suis avec un très-profond Respect

Sire,

De Votre Majesté

Le très-Humble et très-Obéïssant
Serviteur Le Mire.

j

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR

UN Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction

Peu d'auteurs Grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou

par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs; et, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vêcu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui

n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés ; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espèce de tableau, où l'on a peint avec choix les

objets les plus agréables. Le Public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux Critiques quel en étoit le modèle; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art; il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plû, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui se mêle de traduire, ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son Auteur, autant qu'il le fait, & j'avoue que ces Messieurs m'ont mis dans une furieuse colere ; mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre, qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées et bien poudrées qui connoissent tout le mérite du Temple de Gnide.

A l'égard du beau Séxe, à qui je

dois le peu de momens heureux, que je puis compter dans ma vie, je souhaite de tout mon cœur que cet Ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore, & s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves désiroient de moi quelque Ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la Métaphysique la Politique & la Morale, & tout ce

que de très-grands Auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces Sciences-là.



Car. Eisen del. N. le Mire Sculp.

Sa robe fuit ses genoux, la toile vole...........

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

[illegible]



LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olimpe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée, qu'inspire la présence des Dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort

de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La Ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains: on y jouit d'un printems éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville est le Palais de Vénus : Vulcain lui même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impoßible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Grâces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Rubis, les Diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peins les richeßes & non pas les beautés.

Les Jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin, leurs Nimphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous

la main qui les cueille; les fleurs succédent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces Jardins délicieux: mais, par une vertu secrete, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide; ses Nimphes se confondent avec elles: la Déesse prend part à leurs jeux, elle se dépouille de sa majesté; assise au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs; le

Berger vient les cueillir avec sa Bergere: mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergeres fugitives: il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nimphes approchent de ses bords, il s'arrête, & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore: ses eaux tournent autour d'elle; quelquefois il se souleve pour l'embrasser mieux; il

l'enléve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer: mais il la soutient sur ses flots; & charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide; enfin désesperé de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les Amans y viennent se conter leurs peines: l'Amour qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin de-là est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine: des chênes, qui semblent immortels, por-

tent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse: vous diriez que c'étoit là demeure des Dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le Temple de Vénus: l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis: le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi, dit-elle, j'aimerois un mortel! hélas! je sens que je l'adore: qu'on ne m'adresse plus

de voeux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du Berger Troyen: elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses Nimphes la parfumerent; elle monta sur son char traîné par des Cignes, arriva dans la Phrygie; le Berger balançoit entre Junon & Pallas, il la vit, & ses regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse; il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Psiché vint avec sa mere, lorsque l'Amour qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse! je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psiché: Ah! dit-il, je commence à sentir que je suis le Dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce Temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'exprimer: l'ame est saisie de ces ravissemens, que les Dieux ne sentent eux-mêmes, que lorsqu'ils sont

dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pû imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a par tout orné de peintures, qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus; le ravissement des Dieux, qui la virent; son embarras de se voir toute nue, & cette pudeur, qui est la premiere des grâces.

On y voit les amours de Mars & de la Déesse. Le Peintre a représenté le Dieu sur son char, fier & même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ses Coursiers

couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une poussiere épaisse commence à le dérober. D'un autre côté on le voit couché languissamment sur un lit de roses : il sourit à Vénus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux Amans : leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours, qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé où le Peintre a représenté les Noces de Vénus & de Vulcain : toute la Cour céleste y

est assemblée : le Dieu paroît moins sombre ; mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joye commune : elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, & se tourne du côté des Grâces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du Mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les Dieux sourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse :

elle fait tant de résistance que l'on croiroit que c'est la fille de Cerès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule: la Déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent: sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir

Enfin on la voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; il croit l'y

tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les Déesses jouent entr'elles : mais les Dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la Déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les Fêtes ; & elle y est en même-tems la Divinité & la Prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville se

prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit, & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçû. Il y en a d'autres où les Courtisannes de tous les pays, plus honorées que les matrônes, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le Sanctuaire, consacrant à la Déesse & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple

de Gnide eut un cœur plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viênent dans le Temple; ils vont embrasser les Autels de la Fidélité et de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une Cruelle, y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils

trouvent dans leur cœur la flateuse espérance.

La Déesse qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse; comme on adore les decrets des Dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même: car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple: ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie; cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le

moment auquel il doit se rendre: mais c'eſt une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens: il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affli-gée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fléche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amans qui commencent à s'aimer, il tire sans ceſse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir: car il épargne toujours les derniers jours d'une paſsion languissante: on ne passe

point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, come la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le Dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs,

comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas: puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus: j'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien qui tenoit par la main sa Maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits, dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vû tout ce que je décris. J'ai été à Gnide, j'y ai vû Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée

davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le Temple; & jamais il n'y sera entré un Amant si fidéle: nous irons dans le palais de Vénus, & je croirai que c'est le Palais de Thémire; j'irai dans la Prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre; & quand elle sera égarée.... L'Amour qui m'inspire me défend de révéler ses mysteres.



Car. Eisen del. N. le Mire Sculp.

Tu mourras accablée de refus & de mépris.



SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un Antre sacré que les Nymphes habitent, où la Déesse rend ses oracles: la terre ne mugit point sous les pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête; il n'y a point de Prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie: mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances ni de leurs craintes.

Une Coquette de l'Isle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens; elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre;

soutenoit son bras sur un troisieme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel, que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'Oracle aussi fiere que les Déesses: mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortit du Sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle: je t'ôterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est; tu appelleras tous les hommes

que tu verras, ils te fuiront comme une Ombre plaintive, & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisane de Nocretis vint ensuite toute brillante des dépouilles de ses amans: Va, dit la Déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire: la beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas: ton cœur est comme le fer; & quand tu verrois mon fils même tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoutent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain &

que l'on perd pour toujours : tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes, dit la Déesse, une chose que je ne sçaurois faire, quoique je sois la Déesse de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer, mais tu ne les aimes pas, parceque tu les achetes : tes trésors ne seront point inutiles ; ils serviront à te dégouter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite : il avoit

vû à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux: il sentoit tout l'excès de son amour; & il venoit demander à Vénus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse, tu sçais aimer, j'ai trouvé Camille digne de toi: j'aurois pû la donner au plus grand Roi du monde; mais les Rois la méritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La Déesse me dit, il n'y a point dans mon empire de mortel qui me soit plus soumis que toi; mais que veux tu que je fasse? je ne sçaurois te rendre plus amoureux,

ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande Déeſse, j'ai mille graces à vous demander: faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voye que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espére dans mon absence; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſsés sans moi.



C. Eisen del. N. le Mire Sculp.

Elle appella les Grâces : Allez la couronner, ...

TROISIÉME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là les Bergères sont confondues avec les filles des Rois; car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Vénus y préside elle-même; elle décide sans balancer, elle sçait bien quelle est la Mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois: elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été



Elle appella les Grâces : Allez la couronner,

TROISIÉME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là les Bergères sont confondues avec les filles des Rois; car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Vénus y préside elle-même; elle décide sans balancer, elle sçait bien quelle est la Mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois: elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été

enlevée par le fils de Priam elle triompha enfin lorsque les Dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances: ainsi ce Prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vû que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Isle de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre, je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous:

si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les Beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet: rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les Dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des grâces.

Il vint cent femmes de l'Isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le Temple de Vénus, nous lui avons consacré notre Virginité

& notre pudeur même ; nous ne rougissons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone : leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniére la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la Patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le

navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide; & lorsque cinquante Beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux Déesses: toutes les Beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même plus distingué par son amour que par la pourpre Royale: il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux

erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas! disoit-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sçue que de Vénus & de moi; mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie? Belle Reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'Univers; laissez le prix de la beauté, & demandez des Autels.

Auprès de-là étoient vingt Babiloniennes: elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve

de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquerir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs: leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient: Les Loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis: mais votre beauté a sur nous un empire plus fort, que celui des Loix; nous sommes les plus heureux esclaves de l'Univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux

hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoie ses vaisseaux au bout de l'Univers, les ornemens fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beautés vinrent des Lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles se levoient

tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de leur mere qui ne se montroit à elles que comme au reste des Mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes; elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mere: des Eunuques la servoient, & leurs yeux regardoient la terre: car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputerent aussi le

prix. Il n'y a point de pays dans l'Univers, où une belle ne reçoive des hommages: mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parûrent ensuite: belles sans ornement, elles avoient des grâces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit

point la jeune Camille: elle avoit dit, Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célébres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les Déesses ne se comparent point aux Mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand Spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore: il

sembloit que Gnide fut tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations comme la Nature l'a partagée entre les Déesses. Là on voyoit la beauté fiére de Pallas; ici la grandeur & la majesté de Junon; plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Grâces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniére particuliére d'exprimer sa pudeur & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux; les unes decouvroient la gorge, & cachoient leurs épaules; les autres montroient les

épaules & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoiēt par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelle bienséance.

Les Dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les Déesses il n'y a que Vénus qui la voye avec plaisir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs, qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles : elles n'eurent pas le tems d'être ses Rivales ; elles furent vaincues

avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Grâces : Allez la couronner, leur dit-elle ; de toutes les Beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.



Car. Eisen del. N. le Mire Sculp.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille .....

QUATRIEME CHANT

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses Compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai le tendre Aristée: nous nous étions vûs le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir; car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.



Une nuit que, j'étois dans cet état tranquille . . .

QUATRIÈME CHANT

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses Compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai le tendre Aristée: nous nous étions vûs le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir; car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit, il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du Ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontames mille choses de notre vie: voici à peu près ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les Arts qui pourroient troubler un sommeil tranquile; on donne des prix aux dépens du Public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles: les Citoyens ne se souviennent

que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des Dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la molesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils employent tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la Ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour; on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre; & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la derniére; tout cela est

inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure: ils quittent un plaisir qui leur déplaît pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût

Leur ame incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La molesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds, les voitures les plus douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins l'estomach leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être

fatigués ; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils sont des Esclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès que je sçus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné ; tous ces esclaves de la molesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au Temple; & m'approchant des Autels où mon Pere avoit tant de fois sacrifié: Grande Déesse, dis-je, à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la Terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens, mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette Isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le Labyrinthe dont l'Amour seul sçut éluder l'artifice; le tombeau de

Phédre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mère ; & le Temple d'Ariane qui désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idomenée, dont le retour ne fut pas plus heureux, que celui des autres Capitaines Grecs : car ceux qui échapérent aux dangers d'un élément colère, troüvèrent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette Isle, si odieuse à une

Déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une Isle peu chérie de Vénus: elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime épargne à la nature humaine tant d'horreur.

Mitylene est la Capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant

ses ennuis dans ses charmes; elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites!

Enfin je quittai Lesbos, & le sort me fit trouver une Isle plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de Temple; jamais les Lemniens ne lui adressèrent de voeux; Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amolit les coeurs. La Déesse les en a souvent punis; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine; toujours plus impies à mesure

qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre cherie des Dieux; les vents me porterent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée: mais soit que les Dieux nous previennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame plus à elle-même semble être delivrée de la chaîne qui

la tient assujettie; il m'apparut, je ne sçais pas d'abord si c'étoit une Mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne: elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle: tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la Nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux

quel souris! Je suis, me dit-elle, d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Grâces: Vénus qui m'envoye veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vûe.

Je quittai donc l'Isle de Délos; j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans

la présence de quelque Beauté divine; J'avançai, & je vis de loin deux jeunes filles qui jouoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis, disois-je, j'ai, sans aimer, tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déja vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai, je vis la charmante Thémire: sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette

Bergere : je renonce à toutes les autres beautés, elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.



Car. Eisen del. *N. le Mire Sculp.*

Je sens couler mes larmes, ...

CINQUIEME CHANT.

Je parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes avantures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire.



Je sens couler mes larmes, ...

CINQUIÉME CHANT.

JE parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce recit, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes avantures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire.

de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle, elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les grâces de Camille; les hommes qui la voient, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeste, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au serieux & à l'enjouement; si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Grâces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une

Bergere naïve : des grâces si légeres, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte ; & comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le sçait ; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne : enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire

que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image: que je suis heureux, je n'ai pû y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille: J'aimois le bruit du

monde, & je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires: tout ce qui n'est point toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus

tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pû voir ou entendre: De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? Parle-moi de nos amours, ou si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant, tu es triste; il est vrai, lui dis-je, mais la tristesse des amans est délicieuse; je sens couler mes larmes, & je ne sçais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains; ne me retire point de la langueur

où je suis, laisse-moi soupirer en même tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée : elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir ; au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même : n'essuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit, aime-moi. Oui je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux

qui la connoissent: ces louanges me touchent comme si elles m'étoient persōnelles; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y à quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles, mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout à coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prens garde, Camille, aux impostures des amans; ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par

les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, & dans un instant elle m'en accorde une autre ; ce n'est point un artifice ; combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous suffit-il pas que je vous aime ; que pouvez-vous desirer

après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviẽdrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristée soupira, & se tût, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.



Car. Eisen del.   N. le Mire Sculp.

Elle détacha un de ses serpens.........................

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes ; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande praïrie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh Dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eûs-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressérent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que



Elle détacha un de ses serpens. ....

SIXIÉME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes ; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh Dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eûs-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressérent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que

mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais: j'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible; la pâleur, la tristesse, le silence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous; elle nous mit la main sur le cœur; elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginames plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une Déeße plus puißante que moi.

Nous vîmes une affreuse Divinité à la lueur des langues enflâmées des serpens qui siffloient sur sa tête : c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déja sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut repandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports, nous fimes cent fois le tour de cet antre

épouvantable: nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie: nous criions, Thémire; nous criions Camille: si Thémire ou Camille étoiēt venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiere du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté: nous tombâmes de lassitude, & ce repos même nous parut insuportable; nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un momēt tranquille,

le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh Dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres: je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire; je la voyois.... non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuye également les ténebres & la lumiére. Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de

l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami m'écriai-je, leve-toi, allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie ; poursuivons ces Bergers, dont les amours sont si paisibles. Mais non, je vois de loin un Temple, c'est peut-être celui de l'Amour ; allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de commetre un crime, nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant :

une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le Temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des Dieux est grande ! notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand Dieu ! m'écriai-je, je te rends moins grâces, d'avoir appaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la Prêtresse : Nous sommes aimés du Dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés

dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine Prêtreſse. J'allai chercher une Victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la Prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : divin Bacchus, tu aimes à voir la joye sur le visage des hommes, nos plaisirs sont un culte pour toi, & tu ne veux être adoré que par les Mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que

toi qui puisse nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le Peuple s'assembla autour de nous; & je racontai à la Prêtresse comment nous avions été tourmentées dans la demeure de la Jalousie; & tout à coup nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du Temple, & nous vîmes arriver une

troupe de Bacchantes, qui frappoient la terre de leurs Thyrses, criant à haute voix : Evhoé. Le vieux Siléne suivoit monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure : la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur Roi. La joie regnoit avec le désordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son Char traîné par des Tigres, tel que le Gange le vit au bout

de l'Univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le Ciel, il essuya vos larmes; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une Mortelle. Il vous dit: aimez-moi; Thésée fuit, ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie, je vous rends Immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son

char; je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours; faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle: c'est auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a posé son empire; que le Dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces Peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens que je t'aime davantage; quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable! Il n'y a que les Immortels qui puissent aimer à l'excès, &

aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espérent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la Terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer ; & pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu soûrit à Ariane, il la mena dans le Sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs ; nous sentîmes une

émotion divine ; saisis des égaremens de Silene, & des transports des Bacchantes, nous prîmes un Thyrse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.



Car. Eisen del. *N. le Mire Sculp.*

Il se cacha sous ses genoux, je le suivis; ....

SEPTIÈME CHANT

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités: mais la sombre tristesse avoit saisi notre âme, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs, auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le Temple



Il se cacha sous ses genoux, je le suivois; . . . . . .

SEPTIÉME CHANT

NOUS quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités : mais la sombre tristesse avoit saisi notre âme, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire pressentir des malheurs, auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regretions le Temple

de Bacchus : bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide ; nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de sentir, lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime, l'âme est déja ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille ; que sçai-je s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O Dieux, l'Infidelle prend

plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tirsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Tirsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis, elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de Tirsis. Ah ! j'aurois dû les arracher,

& les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtems que j'allois avec Camille faire à Vénus un sacrifice de deux Tourterelles; elles m'échapperent & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours, je les lisois & relisois sans cesse; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne désespere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusques

dans le Temple ; & je le punirai, fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré, où la Déesse rend ses Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée ; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Aristée ; déja il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin : je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premieres fureurs ; mais elle

me regarda, & je devins tranquille : c'est ainsi que les Dieux renvoyent les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O Dieux, me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru sa carriere, je craignois de t'avoir perdu pour jamais ; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle, je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore : Vénus vient de me répondre, que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné, qui t'auroit haïe, si son âme en étoit capable : les Dieux dans les mains desquels je

suis, peuvent me faire perdre la raison ; ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les Ombres criminelles : j'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits ; c'est un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité

des Ombres qu'ils chérissent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux Humains de leur félicité future, ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satyre, qui suivoit une Nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit & s'arrêta. Heureux Amans s'écria-t-il, vos yeux sçavent s'entendre & se répondre; vos soupirs sont payés par des soupirs: mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergere

farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nymphe, seule dans ces bois, nous apperçut & soupira: non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine: il avoit suivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui: il accordoit sa lyre; elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent

immobiles : mais nous entrâmes plus avãt dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai sur les lévres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein ; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore ; il se cacha sous ses genoux, je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eut arrêté : il étoit à sa derniere retraite, elle est si charmante qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous

la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prieres, elle devint plus sévere: enfin je fus téméraire; elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eut rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans

la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa; je reçus ma grâce, hélas! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la Pièce suivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire, & la mettre ici.



Car. Eisen del. N. le Mire sculp.

Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, ...

UN jour que j'errois dans les Bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de Mirthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui, il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; & si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des Dieux: elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse; & le lança contre moi. Je lui dis en souriant, prends-en un second, fais-moi une autre



Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour. . . .

UN jour que j'errois dans les Bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de Mirthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui, il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; & si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des Dieux: elle y mit un trait, sans que je m'en apperçûsse; & le lança contre moi. Je lui dis en souriant, prends-en un second; fais-moi une autre

blessure, celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le trait le plus pesant qui fut dans le carquois de l'Amour. Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: Ah Céphise tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour: il dort profondément, dit-elle, il s'est fatigué à lancer ses traits; il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah je n'y puis consentir, car il nous a toujours favorisées. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fléche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien, qu'il se réveille; que pourra-t-il faire, que nous

blesser davantage? Non non, laissons-le dormir, nous resterons auprès de lui & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de Mirthe & de Roses; Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui, & elle rioit de voir le petit Dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car le Dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses cizeaux, s'assit, & tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte.

Arrête Céphise ! Elle ne m'entendit pas : elle coupa les aîles de l'Amour, laissa ses ci-zeaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas : il vit sur les fleurs le bout de ses aîles ; il se mit à pleurer. Jupiter qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le Palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma Mere, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein, on me les a coupées : que vais-je devenir ! Mon Fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point ; restez sur mon sein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître : ne voyez-vous pas qu'elles sont plus



La chaleur va les faire renaître : . . . .

Arrête Céphise! Elle ne m'entendit pas; elle coupa les aîles de l'Amour, laissa ses cizeaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas: il vit sur les fleurs le bout de ses aîles; il se mit à pleurer. Jupiter qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le Palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma Mere, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein, on me les a coupées: que vais-je devenir! Mon Fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître: ne voyez-vous pas qu'elles sont plus



Car. Eisen del. N. le Mire Sculp

La chaleur va les faire renaître :.......................

grandes? Embrassez-moi: elles croissent; vous les aurez bientot comme vous les aviez: j'en vois déja le sommet qui se dore: dans un moment..... C'est assez, volez, volez, mon Fils. Oui dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus, il l'embrassa; elle lui sourit: il l'embrassa encore, & badina avec elle: & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la Nature.

L'Amour pour se venger de Céphise l'a rendue la plus volage de toutes les Belles: il la fait brûler chaque jour d'une

nouvelle flâme. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez! Je veux bien porter la peine de son crime, mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir.

FIN.

